A la recherche d'une destinataire subalterne : relire Françoise Ega à travers Carolina Maria de Jesus, relire Carolina Maria de Jesus à travers Françoise Ega

Vinicius CARNEIRO

Université de Lille / CECILLE

Introduction

La seconde moitié du XXe siècle a vu l'émergence d'une littérature antillaise francophone dans la scène littéraire mondiale, où sont apparus des noms tels que Simone Schwarz-Bart et Maryse Condé. Mais cette génération d'autrices et d'auteurs de Guadeloupe ou de Martinique, par exemple, n'a pas surgit du jour au lendemain : elle a été précédée d'une production littéraire antérieure, dont l'un des noms les plus important est celui de l'écrivaine Françoise Ega (1924-1977). Son premier livre publié, *Le Temps des Madras*, date de 1966. Ses deux autres romans, *Lettres à une noire* et *L'Alizé ne soufflait plus*, sont posthumes, publiés respectivement en 1978 et 2000.

Dans *Lettres à une noire*, roman épistolaire fonctionnant comme un journal intime, écrit au début des années 1960, la protagoniste adresse des lettres à l'autrice brésilienne Carolina Maria de Jesus. Cette dernière avait écrit le best-seller *Quarto de despejo* (1960) [*Le Dépotoir*, 1962], qui a également la structure d'un journal intime et qui décrit la vie quotidienne d'une ramasseuse de déchets résidente de la favela do Canindé à São Paulo. Notre présentation souhaite exposer l'importance du contact entre ces écrivaines Antillaise, synthétisé ici dans l'œuvre de Françoise Ega et la littérature brésilienne de la même époque – la deuxième moitié du XXe siècle.

A cet égard, nous analyserons d'abord la trajectoire de Françoise Ega et quelques particularités de son roman *Lettres à une noire*. Ensuite, nous examinerons ce roman d'Ega à travers le dialogue établi avec l'autrice brésilienne Carolina Maria de Jesus. Enfin, nous réfléchirons à la portée de notre traduction de *Lettres à une noire* vers le portugais (2021). Dans cette publication, nous présenterons seulement un extrait de la « Partie I » de notre communication.

Partie I – sur le roman de Françoise Ega *Lettres à une noire*

Née le 27 novembre 1920, à Case-Pilote, et décédée le 8 mars 1976, à Marseille, Françoise Ega a grandi dans un milieu modeste, sa mère étant couturière et son père forestier. Les circonstances de la Seconde Guerre mondiale lui font quitter la Martinique, non sans compléter ses études secondaires et une formation en dactylographie. En France, elle épouse en 1946 un militaire d'origine antillaise, Frantz Julien Ega, qu'elle accompagne dans ses déplacements au service de l'armée en Côte d'Ivoire, au Sénégal et à Madagascar. En 1955, le couple, qui a déjà deux enfants, vient s'installer définitivement à Marseille. Sur les bords de la Méditerranée, Ega occupe diverses fonctions dans le secteur associatif (membre du Club des poètes, membre fondatrice des associations antillo-guyanaises de Marseille, professeure de catéchisme et institutrice de maternelle). Ainsi, tout en s'insérant dans le milieu intellectuel local, l'autrice a contribué à l'intégration de familles antillaises immigrées.¹

Au fil des années, en raison des traits biographiques évidents de l'autrice, son œuvre a été perçue comme essentiellement testimoniale. En effet, il s'agit d'une lecture récurrente lorsque l'on examine la bibliographie sur son œuvre. Un tel phénomène analytique tend à occulter le déploiement de genres littéraires séculaires que l'autrice utilise, le caractère inédit de son œuvre et sa capacité imaginative.

Voyons alors ces éléments et d'autres dans le roman *Lettres à une noire*.

Dans ce récit, la protagoniste, Maméga (le surnom sous lequel Françoise Ega était connue), une Martiniquaise mariée et mère de cinq enfants vivant dans la banlieue de Marseille, scandalisée par les histoires que lui rapportent ses sœurs antillaises qui travaillaient comme bonnes en France, décide de s'immerger dans le monde de la pauvreté et des mauvaises conditions de travail, malgré la réticence de son mari. Dans son texte, la narratrice parle, entre autres, de la puanteur des pièces fermées dans une région où le mistral souffle fort et sans arrêt, de l'insupportable mécontentement et de l'avarice des maîtresses, capables de changer l'heure d'une horloge pour faire travailler davantage une employée et incapables de l'appeler par son nom. Mais elle parle aussi de l'élitisme d'un groupe de femmes et d'hommes des Antilles aux meilleures conditions de vie ; de la course à

¹ Un portrait plus approfondi d'Ega a été fait par Naïke Desquesnes et est disponible sur <https://vivreensemble.org/wp-content/uploads/2020/04/enquete-z-francoise-ega.pdf>.

la recherche d'un éditeur, de Marseille à Paris, pour la publication de son roman ; et des affrontements avec les patrons pour de meilleures conditions de travail pour ses sœurs.

Au niveau de la structure, le roman finit par entremêler le genre autobiographique et l'épistolaire, en y ajoutant la tradition du roman d'employée de maison. Par exemple, en raison d'une similitude thématique, *Lettres à une noire* est surtout comparable au *Journal d'une femme de chambre*, roman d'Octave Mirbeau de 1892. Dans cet ouvrage, l'auteur donne la parole à une femme de chambre, Célestine, nous dévoilant l'enfer social dans lequel vivaient les femmes de chambre dans les maisons des familles bourgeoises françaises à la fin du XIX^{ème} siècle. Mais si nous parlons de récits dans lesquels le lecteur voit le monde à travers le point de vue de protagonistes, nous ne pouvons pas oublier des romans tels que l'anglophone *Beloved* (1984), de Toni Morrison, ou les lusophones *Defeito de cor* (2006), d'Ana Maria Machado, *Ponciá Vicênio* (2003), de Conceição Evaristo, et surtout *Diário de Bitita* (1977) et *Quarto de despejo* (1960), de Carolina Maria de Jesus.